

Régis BOYER

## AVANT PROPOS

Les sagas islandaises commencent, enfin, en France à sortir de leurs limbes, c'est-à-dire à émerger des redoutables "brumes du Nord" où nous les noyons, incorrigiblement, depuis des siècles. Et plus encore : elles acquièrent peu à peu, au delà des cercles spécialisés qui en poursuivent assidûment l'étude, notamment depuis un siècle, l'audience internationale qu'elles méritent. On ne redira jamais assez qu'elles représentent un des principaux fleurons de la littérature narrative du Moyen Age occidental.

La preuve en est que, lorsqu'en 1971, le Professeur Hermann Pálsson d'Edimbourg eut l'idée d'organiser une "Saga conference" qui regrouperait chercheurs et savants intéressés par ce sujet, il ne se doutait guère du succès qu'allait rencontrer son initiative : succès tel qu'il fut décidé alors d'institutionnaliser la formule et d'organiser périodiquement des congrès de ce genre, en les centrant sur des thèmes plus précis. Edimbourg s'était intéressé aux sagas en général, il avait été résolu de prendre l'anglais comme langue véhiculaire afin de couper court aux difficultés que soulevaient les langues scandinaves, surtout l'islandais ancien. La formule sera maintenue ici, encore que plusieurs communications figurent en français ou en allemand. Le second congrès eut lieu à Reykjavík, en 1974, il fut consacré aux "sagas des Islandais" (Islendingasögur, dites à tort sagas de familles), le troisième, à Oslo, en 1976 (konungasögur ou sagas royales), le quatrième, à Munich en 1979 (fornaldarsögur ou sagas légendaires). Partout, ç'aura été le même enthousiasme et la même affluente, dûs surtout, d'une part à la rareté de ce genre de rencontres ordinairement réservées aux spécialistes des deux instituts Árni Magnússon expressément consacrés à ce genre de recherches (Copenhague et Reykjavík), d'autre part à la qualité des contributions proposées, d'ailleurs chaque fois rassemblées en volumes d'Actes qui, peu à peu, en sont venus à constituer d'indispensables documents et instruments de travail puisqu'ils se trouvent faire le point des acquis de la critique universitaire sur la question.

Le cinquième congrès devait se tenir à Copenhague en 1982, et s'intéresser à la littérature annexe constituée de textes de toutes origines traduits en vieil islandais aux XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

C'est alors qu'un concours de circonstances assez inattendu se produisit. Bien que la culture scandinave ancienne fasse partie de notre patrimoine - témoin notre Normandie - la connaissance que nous en avons, en France, souffre de graves lacunes pour ne pas dire davantage, et je cherchais depuis longtemps l'occasion de manifester qu'en notre pays, un intérêt croissant allait à cette branche absurdement ignorée, méconnue sinon déformée de notre héritage. D'autant que toute une catégorie de sagas, dites "sagas de chevaliers" (riddarasögur) représente, en fait, des traductions, adaptations ou élaborations de textes courtois français (romans de Chrétien de Troyes, chansons de geste, récits arthuriens, fabliaux, etc...) dont certains ne sont connus que par leur version noroise et qu'ils ont joué un rôle non négligeable dans l'évolution du genre en son ensemble, voire dans la mise au point d'un type d'écriture, sans parler de tout un trésor de motifs qui connaîtront ensuite une belle postérité, sur place, dans le Nord même. On a pu prétendre il n'y a guère, que les sagas tout entières sortaient de l'adaptation noroise de notre Tristan : pour controversée qu'elle soit aujourd'hui, cette théorie dit assez l'urgence, pour nous, Français, d'une meilleure information du sujet !

Cette occasion me fut offerte par la Caisse d'Epargne de Toulon. Sous l'impulsion de ses dirigeants dynamiques et ouverts à des expériences neuves, elle a pris l'habitude d'organiser, autour d'un thème précis, des manifestations culturelles aussi neuves qu'éclairées. Elle avait choisi de les centrer, en 1982, sur la "civilisation viking", mot magique s'il en fut jamais en France ! Lorsqu'elle me proposa d'inscrire dans le cadre de ces activités un congrès scientifique, je n'hésitai pas un instant à offrir de placer à Toulon la Cinquième "Saga Conference" sur le thème des "Sagas de chevaliers". Un rapide accord conclu avec mes amis danois de l'Institut Árni Magnússon de Copenhague me permit d'opérer un changement de lieux et de thèmes et, bien que Toulon ne fut pas précisément le théâtre d'activités "vikings" dans le passé (encore que le sud de la France n'ait pas été inconnu, tant s'en faut, des "fiers enfants du Nord", Narbonne et la belle Ermengarde ou Montpellier et son école de médecine notamment, sans parler de Saint-Gilles du Gard), les chaleureuses approbations que je rencontrai d'emblée auprès de nos amis scandinaves passa très vite toutes mes espérances. En dépit d'une chaleur caniculaire fort peu familière à la plupart des savants venus du monde entier à Toulon, du 2 au 8 août 1982, ce Congrès aura été un indéniable succès. La Caisse d'Epargne de Toulon et l'Université d'Eté de Toulon auront accueilli quelque cent cinquante participants venus de dix-sept pays différents (dont l'Australie et la Nouvelle-Zélande) et nous avons pu entendre trente-trois communications d'une exemplaire tenue sur le plan scientifique et d'un éclectisme que dit éloquemment le sommaire de ce livre.

A vrai dire, selon l'usage qu'a adopté cette Saga conference, le Congrès de Toulon proposait aussi un thème secondaire, "Narratologie et sagas" dont on ne trouvera pas l'expression ici : les conférences qui lui ont été réservées sont publiées à part, en Suède, par le Professeur Lars Lönnroth qui s'est plus particulièrement chargé de ce sujet. Mais on trouvera ici toutes les communications qui ont été présentées sur le thème précis des Sagas de chevaliers.

Un point, en effet, avait frappé tous les participants : la qualité scientifique remarquable des interventions faites pendant le Congrès. Cela tenait, bien entendu, à la personnalité des orateurs : à peu près tous les grands noms de réputation internationale dans ce domaine étaient présents et avaient tenu à se manifester activement, du maître incontesté de ces études, le Professeur suédois Peter Hallberg, aux responsables islandais (Professeur Jónas Kristjánsson) ou danois (T.D. Olsen) des instituts Árni Magnússon, en passant par quelques amis ou élèves français qui auront manifesté ainsi la vitalité croissante des études islandaises anciennes en France depuis une ou deux décennies. D'autre part, le prestige de la culture française, ici vécu sur place, a dû jouer un rôle d'incitateur actif.

C'est aussi pourquoi j'avais tenu à placer ce Congrès sous l'égide de mon Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV), pourquoi encore j'attachai, dès la clôture de cette rencontre, un prix tout particulier à la publication des actes. Après les heurs et malheurs habituels de ce genre d'entreprise, j'ai fini par recourir à la formule de la souscription, tout en me plaisant à rendre hommage aux instances qui ont bien voulu offrir une subvention à cette publication, notamment le Ministère danois de l'Education, par l'intermédiaire de l'Ambassade Royale du Danemark en France et le Ministère norvégien de l'Education, par l'intermédiaire de l'Ambassade royale de Norvège en France. Je suis très heureux de voir que nos Presses Universitaires de Paris-Sorbonne aient bien voulu se charger de l'impression d'un volume dont je suis convaincu, et qu'il ne déparera nullement à la collection des Actes des congrès précédents, et qu'il fera honneur à la recherche.

Car le lecteur de ce livre pourra fort aisément faire d'une pierre deux coups. Certes, il découvrira ce que sont les sagas de chevaliers et l'éventail des approches qui lui sont proposées est impressionnant : caractéristiques spécifiques du genre, études approfondies de sources, de traductions et d'adaptations, situation dans le contexte européen, études stylistiques et comparatives. Le spécialiste pourra même y prendre connaissance de découvertes ou de points de vue résolument nouveaux, sinon révolutionnaires, comme il arrive fréquemment dans ce genre de confrontations. Mais l'honnête homme gagnera aussi, par le biais des sagas de chevaliers, d'entrer de plain pied dans la connaissance des sagas en général, de la saga, tout simplement. Puisqu'il est certain que les riddarasögur ont joué un rôle déterminant dans la genèse de la littérature de sagas, il aura l'occasion d'approcher ce fameux style de saga, lui-même

expression d'une vision du monde, de la vie et de l'homme dont on a assez dit l'originalité. Il pourra donc, en connaissance de cause, prendre un peu mieux la mesure de ce que l'on a appelé le "miracle islandais", spécialement sous l'angle de ses prémices qui ne sont pas qu'islandaises étant donné que la Norvège aura joué, là aussi, un rôle appréciable.

Et il me plaît plus que je ne saurais le dire de voir que tant de science et de bonne vulgarisation aient, en l'occurrence, vêtue française. Un des efforts les plus dignes de louanges qu'auront entrepris, depuis une cinquantaine d'années, les spécialistes scandinaves, allemands ou anglo-saxons des sagas islandaises aura été de les tirer de leur superbe isolement pour les replacer dans le grand courant de l'intense vie intellectuelle des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles européens. Ces Actes témoignent du succès de leurs ambitions.

Après tout : la première école qui fut fondée en Islande, au XII<sup>e</sup> siècle, à Hólar, par l'évêque Jón Ógmundarson, avait requis les services d'un Français, Rikini, chargé d'inculquer à ses clergeons les rudiments du trivium. Le grand art islandais doit plus qu'il n'y paraît à ses initiateurs "méridionaux". Ce n'est que justice, par conséquent, qu'un Français ait tenu, aujourd'hui, à rappeler à ses compatriotes que l'universalité est le gage de la fécondité de tout véritable échange culturel.

La Varenne, 2 octobre 1984